

Peu de créatures humaines accepteraient d'être changées en animaux inférieurs sur la promesse de la plus large ration de plaisirs de bêtes; aucun être humain intelligent ne consentirait à être un imbécile, aucun homme instruit à être un ignorant, aucun homme ayant du cœur et une conscience à être égoïste et vil, même s'ils avaient la conviction que l'imbécile, l'ignorant ou le gredin sont, avec leurs lots respectifs, plus complètement satisfaits qu'eux-mêmes avec le leur. Ils ne voudraient pas échanger ce qu'ils possèdent de plus qu'eux contre la satisfaction la plus complète de tous les désirs qui leur sont communs. S'ils s'imaginent qu'ils le voudraient, c'est seulement dans des cas d'infortune si extrême que, pour y échapper, ils échangeraient leur sort pour presque n'importe quel autre, si indésirable qu'il fût à leurs propres yeux. Un être pourvu de facultés supérieures demande plus pour être heureux, est probablement exposé à souffrir de façon plus aiguë, et offre certainement à la souffrance plus de points vulnérables qu'un être de type inférieur, mais, en dépit de ces risques, il ne peut jamais souhaiter réellement tomber à un niveau d'existence qu'il sent inférieur. Nous pouvons donner de cette répugnance l'explication qui nous plaira; nous pouvons l'imputer à l'orgueil - nom que l'on donne indistinctement à quelques-uns des sentiments les meilleurs et aussi les pires dont l'humanité soit capable; nous pouvons l'attribuer à l'amour de la liberté et de l'indépendance personnelle, sentiment auquel les stoïciens faisaient appel parce qu'ils y voyaient l'un des moyens les plus efficaces d'inculquer cette répugnance; à l'amour de la puissance, ou à l'amour d'une vie exaltante, sentiments qui tous deux y entrent certainement comme éléments et contribuent à la faire naître; mais, si on veut l'appeler de son vrai nom, c'est un sens de la dignité que tous les êtres humains possèdent, sous une forme ou sous une autre, et qui correspond - de façon nullement rigoureuse d'ailleurs - au développement de leurs facultés supérieures. Chez ceux qui le possèdent à un haut degré, il apporte au bonheur une contribution si essentielle que, pour eux, rien de ce qui le blesse ne pourrait être plus d'un moment objet de désir.

Croire qu'en manifestant une telle préférence on sacrifie quelque chose de son bonheur, croire que l'être supérieur - dans des circonstances qui seraient équivalentes à tous égards pour l'un et pour l'autre - n'est pas plus heureux que l'être inférieur, c'est confondre les deux idées très différentes de bonheur et de satisfaction. Incontestablement, l'être dont les facultés de jouissance sont d'ordre inférieur, a les plus grandes chances de les voir pleinement satisfaites; tandis qu'un être d'aspirations élevées sentira toujours que le bonheur qu'il peut viser, quel qu'il soit - le monde étant fait comme il l'est - est un bonheur imparfait. Mais il peut apprendre à supporter ce qu'il y a d'imperfections dans ce bonheur, pour peu que celles-ci soient supportables; et elles ne le rendront pas jaloux d'un être qui, à la vérité, ignore ces imperfections, mais ne les ignore que parce qu'il ne soupçonne aucunement le bien auquel ces imperfections sont attachées. Il vaut mieux être un homme insatisfait qu'un porc satisfait; il vaut mieux être Socrate insatisfait qu'un imbécile satisfait.

John Stuart MILL, *L'Utilitarisme*

Certes, dire que le bonheur est le bien suprême, c'est ce que visiblement, nous nous accordons tous à dire : mais nous éprouvons maintenant le désir de dire plus explicitement ce qu'il est. Or, cette tâche serait plus aisée si l'on utilisait l'argument d'une réalisation propre à l'homme. En effet, tout comme dans le cas d'un flûtiste, d'un sculpteur ou d'un artisan, et de manière générale dans tous les cas où l'on exerce une activité ou un métier, c'est dans cette activité même qu'aux yeux de tous réside le bon ou le réussi, nous pouvons penser qu'il doit en aller de même dans le cas de l'homme aussi, s'il est vrai qu'il lui appartient de réaliser quelque chose. [...] Eh bien, que peut-elle donc bien être, cette réalisation propre à l'homme ? Le simple fait de vivre, nous voyons tous que nous l'avons en commun même avec les végétaux, alors que ce nous recherchons, c'est quelque chose qui soit propre à l'homme : excluons donc la vie qui ne consiste qu'à se nourrir et à grandir. Ce pourrait être alors un type de vie consistant à éprouver des sensations : mais ce type de vie aussi, nous voyons tous que nous l'avons en commun avec le cheval, le bœuf et tous les autres animaux. Reste donc le type de vie qui est une certaine activité de la partie de notre âme qui possède la réflexion.

Mais il y a en cette partie ce qui obéit à la réflexion et ce qui la détient et réfléchit, et en outre, comme il y a deux façons de parler d'activité, il faut prendre ce terme au sens d'un exercice effectif, ce qui est, de l'avis de tous, la meilleure façon de l'utiliser : la réalisation propre de l'homme est donc l'activité qu'exerce notre âme selon la réflexion, ou du moins qui ne va pas sans la réflexion.

ARISTOTE, *Éthique à Nicomaque*, I, 6, 1097b22 - 1098a8